

PETITE EXCURSION A AJACCIO

Un jour du mois de septembre de l'année dernière, lors d'un séjour de deux semaines sur l'île de Corse, j'ai pris un autobus bleu d'une ligne régulière pour descendre à Ajaccio et flâner un peu dans cette ville dont je ne savais rien, sinon que l'empereur Napoléon y a vu le jour. C'était une belle journée radieuse, les branches des palmiers de la place du Maréchal-Foch remuaient légèrement dans la brise venue de la mer, il y avait dans le port un bateau de croisière blanc comme neige, tel un grand iceberg, et je me promenais par les ruelles avec le sentiment d'être libre comme l'air, je pénétrais dans l'une ou l'autre des sombres entrées de maison semblables à des galeries de mine, je lisais avec une certaine piété les noms des inconnus sur les boîtes aux lettres de fer-blanc, et j'essayais de m'imaginer habitant l'une de ces forteresses de pierre, sans autre occupation jusqu'à la fin de mes jours que l'étude du temps passé et du temps qui passe. Mais comme aucun d'entre nous ne peut sereinement rester face à face avec soi-même, et comme nous devons tous avoir toujours des projets plus ou moins sensés, le fantasme qui venait de naître en moi – passer quelques dernières années sans la moindre espèce d'obligation – fut bientôt refoulé par le besoin de remplir l'après-midi d'une manière quelconque, et donc, sans savoir comment, je me

retrouvai dans le hall du musée Fesch, tenant à la main un carnet, un crayon et un billet d'entrée.

Joseph Fesch était, comme je l'appris plus tard dans mon vieux *Guide Bleu*, né d'un second mariage tardif de la mère de Laetitia Bonaparte avec un officier suisse au service de Gênes, et donc un faux grand-oncle de Napoléon. Au début de sa carrière ecclésiastique, il occupa un poste subalterne à Ajaccio. Mais après que son neveu par alliance l'eut nommé archevêque de Lyon et ambassadeur plénipotentiaire auprès du Saint-Siège, il devint l'un des plus insatiables collectionneurs d'art de son temps, à une époque où le marché était à proprement parler inondé de tableaux et d'artefacts qui avaient été pris dans les églises, les couvents et les châteaux pendant la Révolution, confisqués aux émigrés et saisis lors du pillage des villes hollandaises et italiennes.

Fesch ne projetait rien de moins que d'illustrer par sa collection privée toute l'histoire de l'art européen. On ne sait pas exactement combien de tableaux il possédait en réalité, mais il y en avait sans doute près de trente mille. Parmi les œuvres qui se retrouvèrent après sa mort, survenue en 1838, et après diverses manœuvres de Joseph Bonaparte, son exécuteur testamentaire, dans le musée construit spécialement à cet effet à Ajaccio, il y a une *Madone* de Cosmè Tura, *La Vierge et l'Enfant sous une guirlande* de Botticelli, la *Nature morte au tapis turc* de Pier Francesco Cittadini, le *Perroquet dans un jardin avec fruits* de Spadino, *L'Homme au gant* de Titien et d'autres tableaux magnifiques.

Mais cet après-midi-là, celui qui me sembla le plus beau de tous, c'est un tableau de Pietro Paolini, qui vécut et travailla à Lucques au XVII^e siècle. Sur un fond d'un noir intense, sauf sur le côté gauche où il passe à un brun très foncé, on voit une femme de peut-être trente ans. Elle a de grands yeux

mélancoliques et porte une robe couleur de nuit, qui ne se détache pas, même par illusion, de l'obscurité qui l'entoure et qui donc est en fait invisible, mais que chaque pli, chaque drapé de l'étoffe rend présente. Elle porte un collier de perles autour du cou. Son bras droit entoure d'un geste protecteur sa petite fille, qui se tient devant elle, sur le côté, tournée vers le bord du tableau, mais présente au spectateur, dans une sorte de défi muet, un visage sérieux sur lequel on dirait que les larmes viennent de sécher. La petite fille porte une robe rouge brique, rouge est aussi la poupée d'à peine trois pouces, vêtue d'un uniforme de soldat, qu'elle nous tend, soit en mémoire de son père parti à la guerre, soit pour se défendre contre notre regard malveillant. Je suis resté longtemps devant ce double portrait, et j'y ai vu, comme je l'ai cru alors, tout l'insondable malheur de la vie.

Avant de quitter le musée je suis encore descendu au sous-sol où est exposée une collection de souvenirs et de reliques napoléoniens. Il y a là des coupe-papier ornés de têtes et d'initiales de Napoléon, des cachets, des taille-plumes, des pots et des boîtes à tabac, des miniatures de toute la famille et de la plupart de ses descendants, des silhouettes et des médaillons en biscuit, un œuf d'autruche peint d'une scène égyptienne, des assiettes de faïence multicolores, des tasses de porcelaine, des bustes de plâtre, des statuettes d'albâtre, un bronze représentant Bonaparte juché au sommet d'un dromadaire, et, sous une cloche de verre presque aussi grande qu'un homme, une veste d'uniforme à longs pans, ornée de liserés rouges et de douze boutons de laiton, dévorée par les mites – *l'habit d'un colonel des chas-seurs de la Garde, que porta Napoléon I^{er}**

* Les mots, expressions ou passages français en italiques de ce recueil (outre les titres cités) sont en français dans le texte original. (N.d.T.)

On peut voir en outre de nombreuses figurines de l'Empereur sculptées dans la stéatite et l'ivoire, qui le représentent dans ses attitudes célèbres, dont les plus grandes font dix centimètres, et qui deviennent de plus en plus minuscules, jusqu'à ce que pour finir on ne voie plus qu'une petite tache blanche indistincte, peut-être le point de fuite évanescent de l'histoire de l'humanité. L'une de ces figurines miniatures représente l'Empereur destitué *sur le rocher de l'île de Sainte-Hélène*. Il est assis, à peine plus grand qu'un petit pois, avec son manteau et son bicorne, à cheval sur une petite chaise, laquelle est posée au sommet d'un bloc de tuffeau provenant en effet de l'île de l'exil, et, le sourcil froncé, il regarde au loin. Il ne s'y est sûrement pas senti à son aise, seul en plein milieu du vaste océan Atlantique, et sans doute lui aura-t-elle manqué, l'excitation de sa vie passée, surtout qu'il ne pouvait pas vraiment faire confiance, semble-t-il, aux rares fidèles qui l'entouraient encore dans sa solitude.

C'est du moins ce qu'on pouvait déduire d'un article paru dans *Corse-Matin* le jour de ma visite au musée Fesch, et dans lequel un certain professeur René Maury affirmait qu'un examen réalisé dans les laboratoires du FBI avait prouvé sans le moindre doute possible *que Napoléon a lentement été empoisonné à l'arsenic à Sainte-Hélène, entre 1817 et 1821, par l'un de ses compagnons d'exil, le comte de Montholon, sur l'instigation de sa femme Albine qui était devenue la maîtresse de l'empereur et s'est trouvée enceinte de lui*. Je ne sais pas trop ce qu'il faut penser de telles histoires. Le mythe de Napoléon a engendré en effet les fables les plus étonnantes, toujours fondées sur des faits indiscutables. Ainsi Kafka raconte par exemple que le 11 novembre 1911 il a assisté au Rudolphinum à une conférence sur le thème *La Légende de Napoléon*,

et qu'un certain Richepin, un fort quinquagénaire en habit cintré, avec une coiffure à la Daudet, tourbillonnante et raide en même temps que solidement collée sur son crâne, affirmait qu'autrefois on ouvrait chaque année le tombeau de Napoléon pour que les invalides qui défilaient devant lui puissent contempler l'Empereur embaumé. Mais plus tard, comme son visage était déjà assez bouffi et verdâtre, on avait supprimé cette ouverture annuelle du tombeau. Richepin lui-même, d'après Kafka, avait encore vu l'empereur défunt, dans les bras de son grand-oncle qui avait servi en Afrique et pour qui le commandant avait spécialement fait ouvrir le tombeau. Du reste, poursuit Kafka dans son *Journal*, la *conférence* s'était terminée par le serment de l'orateur : dans mille ans encore, chaque grain de poussière de son cadavre, pour peu qu'il soit doté de conscience, serait prêt à répondre à l'appel de Napoléon.

Après avoir quitté le musée du cardinal Fesch, je passai un moment sur un banc de pierre de la *place Laetitia*, qui n'est rien d'autre qu'un petit jardin planté d'arbres entre de hautes maisons, où eucalyptus et lauriers-roses, palmiers et myrtes forment une oasis au milieu de la ville. Une petite grille sépare le jardin de la ruelle, de l'autre côté de laquelle se dresse la façade blanchie à la chaux de la *Casa Bonaparte*. Le drapeau de la République était accroché au-dessus de la porte par laquelle entrait et sortait un flot assez continu de visiteurs. Des Hollandais et des Allemands, des Belges et des Français, des Autrichiens et des Italiens et, une fois, tout un groupe de vieux Japonais très dignes. La plupart d'entre eux s'étaient déjà dispersés et l'après-midi inclinait vers sa fin lorsque j'entrai dans la maison. Le vestibule obscur était désert. La place près de la caisse semblait vide elle aussi. C'est

seulement lorsque je fus directement devant le comptoir et que je tendis la main vers l'une des cartes postales qui y étaient exposées, que je vis derrière lui, dans un fauteuil de bureau en cuir noir incliné en arrière, une femme assez jeune qui y était assise, ou même, pourrait-on presque dire, couchée.

Il fallait littéralement regarder par-dessus le bord du comptoir, et cette vue plongeante sur la caissière de la *Casa Bonaparte*, qui vraisemblablement ne faisait que se reposer de sa longue station debout et somnolait peut-être un peu, était l'un de ces instants bizarrement étirés dont on se souvient encore des années plus tard. Lorsque la caissière se redressa, il apparut que c'était une dame d'un gabarit très imposant. On pouvait l'imaginer sur une scène d'opéra, en train de chanter, épuisée par le drame de sa vie, *Lasciate mi morir* ou un autre air ultime. Mais la chose singulière, bien plus que le côté diva de sa personne, était sa ressemblance, qu'on ne percevait qu'au second coup d'œil mais qui ensuite semblait d'autant plus ahurissante, avec l'Empereur des Français, dans la maison natale duquel elle officiait comme gardienne.

Elle avait le même visage rond, les mêmes grands yeux très proéminents, les mêmes cheveux fauves retombant sur son front en franges triangulaires. Lorsqu'elle me remit mon billet d'entrée, remarquant que je ne parvenais pas à la quitter des yeux, elle me fit un sourire appuyé, et me dit d'une voix quasi tentatrice que le circuit à travers la maison débutait au deuxième étage. Je montai l'escalier de marbre noir et ne fus pas peu surpris d'être accueilli à l'étage supérieur par une autre dame, qui apparemment était issue elle aussi de la lignée napoléonienne, ou bien qui me rappelait d'une manière quelconque Masséna ou Mack, ou l'un ou l'autre de ces légendaires

chefs militaires français, probablement parce que je me les étais toujours représentés comme une race de nains héroïques.

En effet, la dame qui m'attendait en haut de l'escalier frappait par sa petite taille, une silhouette encore accentuée par un cou bref et des bras très courts qui lui descendaient à peine jusqu'aux hanches. En outre elle portait les couleurs tricolores, une jupe bleue, une blouse blanche et, entourant le milieu de son corps, une ceinture rouge dont l'imposante boucle de laiton brillant avait quelque chose de proprement militaire. Lorsque j'eus atteint les marches supérieures, la maréchale fit un quart de tour de côté et dit : *Bonjour monsieur*, elle aussi avec un sourire légèrement ironique, par lequel elle me signifiait, comme je crus comprendre, qu'elle en savait bien plus long que je ne le soupçonnerais jamais. Quelque peu accablé par cette rencontre, incompréhensible pour moi, avec ces discrètes messagères du passé, je flânai un moment à l'aventure parmi les salles, descendis au premier étage, et remontai au second. Ce n'est que peu à peu que je trouvai un sens cohérent au mobilier et aux objets exposés.

Dans l'ensemble, tout était resté comme Flaubert l'avait décrit dans son journal de voyage en Corse : des salles plutôt modestes, aménagées dans le goût de la République, quelques lustres et miroirs en verre de Venise, qui entre-temps s'étaient piquetés et étaient devenus aveugles ; et une douce pénombre, car, comme à l'époque où Flaubert était venu ici, les hautes fenêtres étaient grandes ouvertes, mais on avait descendu les jalousies vert foncé. La lumière du soleil projetait sur le parquet de chêne des ombres en forme d'échelle. On aurait dit qu'il ne s'était pas écoulé une heure depuis cette époque. Parmi les objets mentionnés par Flaubert, il ne

manquait que la cape impériale avec les abeilles dorées qu'en son temps il avait vu luire dans le *chiaroscuro*. Dans les vitrines reposaient tranquillement les documents de famille, écrits en lettres ornées de jolies boucles, les deux fusils de chasse de Charles Bonaparte, quelques pistolets et un fleuret.

Aux murs étaient accrochés des camées et d'autres miniatures, une série de gravures coloriées représentant les batailles de Friedland, Marengo et Austerlitz, ainsi que, dans un lourd cadre doré à la feuille, un arbre généalogique de la famille Bonaparte, devant lequel je m'arrêtai pour finir. Sur un fond bleu ciel se dressait un chêne gigantesque émergeant de la terre brune, aux branches et rameaux duquel étaient accrochés des petits nuages découpés dans du papier, portant les noms et les dates de tous les membres de la maison impériale et des Napoléonides suivants. Tous étaient réunis ici, le roi de Naples, le roi de Rome et le roi de Westphalie, Marianne Elisa, Maria Annunziata et Marie Pauline, la plus joyeuse et la plus jolie des sept frères et sœurs, le pauvre duc de Reichstadt, l'ornithologue et ichtyologue Charles Lucien, Plon-Plon, le fils de Jérôme et Mathilde Laetitia, sa fille, Napoléon III, celui à la moustache à l'impériale, les Bonaparte de Baltimore, et bien d'autres encore.

Sans que je l'aie remarqué, la maréchale Ney, peut-être à cause de mon émotion visible devant ce chef-d'œuvre généalogique, était venue à mes côtés et me dit, dans un murmure respectueux, que cette *création unique* avait été exécutée vers la fin du siècle dernier par la fille d'un notaire de Corte, grand admirateur de Napoléon. Les feuilles et les fleurs ornées de quelques papillons, au bord inférieur du tableau, dit la maréchale, étaient des vraies fleurs séchées du *maquis*, des jubarbes, du myrte et du romarin, et le tronc obscur et tordu,

qui se détachait comme un relief sur le fond bleu, avait été fait avec les propres cheveux de la jeune fille, qui, soit par amour pour l'Empereur, soit par amour pour son père, avait dû passer des heures infinies sur son ouvrage.

J'écoutai son explication en hochant la tête avec recueillement, et je restai encore là un bon moment, avant de m'en détacher et de sortir de la salle pour descendre au premier, où la famille Bonaparte avait habité depuis son arrivée à Ajaccio. Charles Bonaparte, le père de Napoléon, qui avait été le secrétaire de Pascal Paoli, s'était rendu de Corte dans cette ville côtière par mesure de précaution, après la défaite subie par les patriotes dans leur combat inégal contre les troupes françaises. En compagnie de Laetitia, qui à cette époque était enceinte de Napoléon, il avait traversé les montagnes sauvages et les défilés de l'intérieur du pays, et je m'imagine que ces deux minuscules personnages, assis sur leurs mulets, au milieu de ce panorama impressionnant ou accroupis tout seuls dans la nuit noire auprès d'un feu de camp, ressemblaient à Marie et Joseph dans l'une des nombreuses représentations traditionnelles de la fuite en Egypte. En tout cas, s'il y a quelque chose de vrai dans la théorie de l'expérience prénatale, ce voyage dramatique explique bien des aspects du caractère du futur empereur, et en particulier le fait qu'il ait toujours tout mené à bien avec une certaine précipitation, par exemple l'affaire de sa propre naissance, où il se poussa tellement en avant que Laetitia n'eut pas le temps d'atteindre son lit d'accouchée et dut le mettre au monde sur un sofa dans ladite chambre jaune.

C'est peut-être en souvenir de ces circonstances mémorables ayant marqué le début de sa carrière que plus tard Napoléon a fait présent à sa vénérée

maman d'une crèche de Noël en ivoire sculpté d'un goût assez douteux, que l'on peut voir aujourd'hui encore dans la *Casa Bonaparte*. Certes, ni Laetitia ni Charles, au cours des années 1770 et 1780, alors que l'on s'accommodait du nouveau régime, ne rêvèrent que leurs enfants, assis avec eux tous les jours autour de la table de la salle à manger, s'élèveraient un jour au rang de rois et de reines et que justement le plus chamailleux d'entre eux, ce *Ribulione* perpétuellement mêlé à des querelles dans les ruelles du quartier, porterait un jour la couronne d'un empire immense, s'étendant sur presque toute l'Europe.

Mais que savons-nous d'avance du cours de l'histoire, qui se déroule selon quelque loi qu'aucune logique ne peut décrypter, mû et souvent détourné de son orientation au moment décisif par des impondérables minuscules, par un courant d'air à peine perceptible, par une feuille qui tombe à terre ou par un regard qui va d'un œil à l'autre dans une assemblée. Même après coup, nous ne pouvons pas reconnaître ce qui s'est réellement passé alors, et comment on en est arrivé à tel ou tel événement mondial. La science du passé la plus exacte ne s'approche guère plus de la vérité, inaccessible à l'imagination, que par exemple une affirmation aussi saugrenue que celle qui me fut présentée un jour par un dilettante du nom d'Alfred Huyghens, demeurant dans la capitale de la Belgique, qui se consacrait depuis des décennies à la recherche napoléonienne : selon lui, tous les bouleversements opérés par l'Empereur des Français dans les pays et les royaumes d'Europe ne sauraient avoir d'autre cause que son daltonisme, qui ne lui permettait pas de distinguer le vert et le rouge. Plus le sang coulait sur le champ de bataille, plus il lui semblait voir pousser de l'herbe fraîche.

Dans la soirée je descendis en me promenant le *cours Napoléon*, puis je passai deux heures dans un petit restaurant non loin de la *gare maritime*, avec vue sur le grand bateau de croisière blanc. J'étudiai les petites annonces du journal local devant un café et je me demandai si j'irais au cinéma. J'aime beaucoup aller au cinéma dans les villes inconnues. Mais *Judge Dredd* à l'Empire, *USS Alabama* au Bonaparte, et *L'Amour à tout prix* au Laetitia ne me parurent pas une conclusion convenable pour cette journée. C'est ainsi que vers 22 heures j'étais de retour à l'hôtel où je m'étais installé à la fin de la matinée. J'ouvris grandes les fenêtres et je regardai par-dessus les toits de la ville. On entendait encore la circulation dans les rues, mais tout à coup le silence se fit, juste pendant quelques secondes, sur quoi, apparemment à quelques rues de là, l'une de ces bombes qui sautent assez fréquemment en Corse explosa avec un bruit bref et sec. Je me couchai et ne tardai pas à m'endormir, avec dans l'oreille le bruit des sirènes et des voitures de police.